

Numéro 67

15 Juillet 1928

EUROPE

Revue mensuelle

NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ A TOLSTOÏ
à l'occasion du centenaire de sa naissance

MAURICE-PARIJANINE.. .. *L'Unité de Léon Tolstoï.*
STEFAN ZWEIG. *Le Dieu Pan.*
ROMAIN ROLLAND .. *La Réponse de l'Asie à Tolstoï.*
PAUL BIRUKOV. *Les Doukhobortsi.*

T. A. KOUZMINSKAIA, née BHERS. *Souvenirs.*
T. SOUKHOTINE-TOLSTOÏ .. *Sur la mort de mon Père.*
LÉON TOLSTOÏ.. *Lettres à sa fille Tatiana.*
SERGE TOLSTOÏ *Les derniers jours de ma mère.*

ALAIN.. *Anna Karénine.*
JEAN-RICHARD BLOCH. *Tolstoï et la servitude volontaire.*
RENÉ FULOP-MILLER *Tolstoï et Dostoïevski.*
ÉTIENNE BURNET *Tolstoï et la Mort.*
PIERRE ABRAHAM *La Figure humaine dans « Guerre et Paix ».*
JEAN PRÉVOST. *Tolstoï éducateur.*

Tolstoï en 1905. — Tolstoï et Tchekhov. — Tolstoï et Maxime Gorki. — Portrait de Tolstoï par Répine.



LES ÉDITIONS RIEDER - PARIS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

Anna Karénine

LORSQU'ON me rappela que c'était le temps de célébrer Tolstoï, je lisais *La Guerre et la Paix* pour la dixième fois peut-être. Je n'en étais plus à ces mouvements hésitants du départ; j'avais pris le large; je me laissais porter par ces grandes oscillations où tout est égal. J'étais semblable à un dieu qui verrait les choses et les hommes en vérité, non selon la perspective de l'une ou de l'autre. Car il est dit plus d'une fois dans cette Bible que les projets des hommes ne sont point ce qui fait l'événement; mais, bien plus, on le voit. Quand je vins à *Anna Karénine*, sur quoi je voulais écrire particulièrement, je trouvai tout à fait autre chose, et c'est ce que je n'avais point assez remarqué jusque-là. Il me plaisait de dire que c'était toujours le même roman, les mêmes jeux de la politique, de l'amour et de la mort; mais cette attente se trouvait trompée. Je n'avais qu'à lire; les causes se montrèrent. Dans *La Guerre et la Paix* les composés sont dissous, tout est ramené à l'élément. Cela est bien sensible dans les pensées de Besoukhov, qui retombent toujours au chaos; mais je n'en veux pour exemple que la folle équipée de Natacha, qui heureusement n'a point d'effet, mais qui fait paraître la sauvage nature sans aucune pensée. Je sens mieux maintenant ces effets de la guerre, parce que je les ai éprouvés. Ces familles sont nomades, sur fourgons,

en déroute; les pensées et les passions vont de même. Je comprends que la tragique aventure d'Anna n'était pas possible en ce monde vanné et piétiné. Le tragique était alors d'autre sorte, et le destin arrivait du dehors. Mais quel monde bien réglé au contraire que le monde où se meuvent Wronski, Karénine, Lévine! Nature leur laisse du champ. Ils ont le choix. Ils ne cessent pas de faire l'événement. Il se peut que cette vue plaise moins, parce qu'elle ramène l'attention sur ceci que chacun fait son propre sort. Quand je dis que cette vue plaît moins, je n'entends pas que le roman plaise moins. Il n'y a que le critique qui approuve ou blâme en lisant; le lecteur se trouve placé à un point de pur spectacle et d'indifférence; telle est la puissance sur lui des grandes œuvres; et c'est à cela même qu'il reconnaît les grandes œuvres. Il n'y a plus ici le mauvais et le bon, l'intéressant et l'ennuyeux; mais tout participe à l'existence, comme dans un monde. Personne ne demande pourquoi Karénine a les oreilles pointues. Il est ainsi.

Ce secret du génie je n'espère pas de le comprendre. Toutefois les conditions négatives apparaissent bien dans les romans médiocres, par ceci que les projets et les sentiments des personnages ne sont pas tissés avec les nécessités cosmiques et politiques; on ne voit pas assez que ces personnages sont tenus et portés par le monde. Au contraire le *Lys dans la Vallée* nous fait voir que le cours des passions est beaucoup changé par les événements historiques; et encore bien plus évidemment, dans *La Guerre et la Paix*, les sentiments sont mûris par une nécessité étrangère, qui fait les rencontres, les péripéties, les dénouements. Cela ne change pas les caractères. Le prince André, le vieux prince, Kutusof, ce sont des sortes de crocodiles, fortement terminés, et qui repoussent toutes les actions extérieures. Et notre ami, Besou-

khov, qui semble changé, n'est que délivré; sa nature propre se montre par les chocs de l'événement; de mieux en mieux nous reconnaissons qu'il est le même. Mais remarquez aussi qu'ils sont définis par la structure plutôt que par les pensées. Regardons bien là. Une chose étonne dans le prince André, dans Pierre Besoukhov, aussi dans Lévine. Ces hommes se posent à eux-mêmes de grands problèmes, comme tout le monde fait. Mais ce n'est ni lieu commun ni doctrine; ce sont des pensées naturelles, et qui résistent à la manière des corps. Aussi ces penseurs n'avancent guère, et nous non plus, dès que nous pensons avec eux. Chacun, à ces leçons précieuses, sent la résistance de sa propre forme, chose rare, et retrouve une manière de douter et de résoudre qui n'est presque point exprimable. Dans ce monde décomposé et atomistique de *La Guerre et la Paix*, il est clair que les lieux communs ne font rien, quoique la masse emporte l'individu. C'est que ce sont les invincibles natures qui font les mouvements de la masse. Ainsi les idées agissent. Mais quelles idées? Je veux rappeler un exemple qui m'est très bon parce que je m'y heurte à chaque fois. La retraite au delà de Moscou, l'incendie de la ville, la retraite désastreuse des Français, cela a réussi par un éveil et un merveilleux concert du sentiment russe. Nous voilà donc aux idées communes, aux grandes idées? Mais point du tout. Tolstoï ne se lasse pas de nous dire que les grandes idées des patriotes n'ont rien fait; au contraire, ces gens qui ne pensaient qu'à leur propre sûreté, ces paysans qui revenaient piller, ces partisans qui dressaient l'embuscade chacun à leur manière, ce sont ces penseurs-là qui ont fait l'accord, la défense, la victoire. Ce sont des réactions de structure. Denissov, Dologhof, et leurs terribles cosaques, ne pensaient guère à la patrie russe; ils allaient au combat comme à la chasse. Mais

ils étaient la patrie russe. On se croit ici sur le point de découvrir une politique par l'idée, quoique sans idées; seulement on se heurte, on n'avance pas. Cet exemple m'aide un peu à comprendre Lévine, qui, dans un ordre de société bien mieux composé, bien plus stable, est encore une sorte de cosaque de la paix. Contraste d'autant plus étonnant que Lévine est fort instruit et raisonne beaucoup; lui aussi trouve quelque chose d'opaque et de résistant dans sa propre forme. Il essaie tout naïvement d'accorder ses idées à celles des autres; il n'y arrive jamais, c'est une première déception. Mais, chose plus étonnante, dans ces conseils ruraux qui ont pour fin l'accord et l'action, cet homme sociable et qui pense ne trouve rien absolument qui puisse servir, comme si l'idée commune était vouée à la stérilité, quelque raisonnable qu'elle soit. Au contraire les humbles idées en chacun de ses paysans et en lui-même, de vivre, de gagner, même de ruser et d'échapper, toutes ces idées en leur conflit naturel ont seules chance de faire réussir quelque chose. Ainsi l'esprit commun, d'une classe ou d'un peuple, est réel et agissant par cet esprit résistant et inexprimable qui traduit si bien la nature propre de chacun. Ici est caché le Bien, que Lévine finira par adorer.

J'entendais encore hier un autre ami de Lévine, car il en a beaucoup par le monde, un autre ami qui disait : « Je ne comprends pas Lévine, en ce sens que je ne vois pas pourquoi il devient mystique; cela n'est point de chez nous; cela est Slave ». Voilà un sentiment que je n'ai point du tout. Je sens vivement en Dostoïewski et en Gorki quelque chose qui m'est étranger; nullement en Tolstoï ni en Lévine. Toutes ces pensées robustes, toutes ces pensées de l'âge de pierre, que j'essaie ici de résumer, me sont étranges, mais comme sont toutes les pensées réelles et intimes.

Je sens bien qu'il y a une mystique naturelle; je la retrouve en mes pensées réelles, en mes projets réels. Je crois absolument que cette liberté invincible est bonne en moi et en chacun; je crois que tout ce que nous imitons des autres est mauvais, et que le vrai moyen de sauver tous les autres, ou seulement de les aider, est de se sauver ou de s'aider soi-même, et enfin de se croire soi-même, comme Nekludov dira; et je sais que s'obstiner là ce serait le Bien. Quelquefois Spinoza a réveillé cette sauvage idée; Platon encore mieux. Cela est mystique en ce sens que l'intelligence ne cesse d'expliquer les êtres par la dépendance et le rapport extérieur, sous l'idée de nécessité; mais la foi n'en ressort que mieux. Et j'ajoute que cette foi n'a point d'objet; l'objet c'est toujours l'autre terme, l'antagoniste. C'en est assez pour faire entendre que je ne vois rien là qui soit spécifiquement russe.

L'idée extérieure, l'ordre politique, les commissions, les négociations, le pouvoir, l'obéissance, tel est le monde où Karénine vit et respire. Peut-être pourrait-on dire que le rapport extérieur définit l'égoïsme, comme on voit dans l'Argan de Molière qui dépend de tout et qui craint tout. D'après cette mystique des valeurs que j'entrevois, il n'y a rien ici à aimer; l'homme n'y trouve point cet indomptable frère de l'homme, que chacun remercie de ne se point changer pour les autres. Ici au contraire le sentiment le plus profond ne trouve qu'à mépriser; et contre toute raison. Karénine mérite. Mais il démérite absolument, en tous ses mérites, par l'ironie; ce trait va au fond. L'ironie est le signe qu'on se compose un être d'après le commun usage, et pour les autres; la grâce manque; la foi manque. Assurément Tolstoï ici est seulement observateur et peintre; il n'en est pas moins vrai qu'un certain genre d'homme politique est jugé en Karénine, et c'est peut-être l'homme

d'administration. L'administration, par l'abstraction et division, par le faux accord qui termine un faux désaccord, est ce que Lévine méprise le plus au monde.

J'arrive par ce chemin au personnage principal du drame, qui est ce monde humain extérieur à lui-même, si bien nommé le monde, et qui est tout mécanique au fond. Anna y est prise, comme l'oiseau au piège. Karénine a bien cette forme de pince. Toute valeur bat des ailes et veut s'échapper. Par ce côté Anna est innocente et grande. Mais elle manque à elle-même; elle ne se croit point elle-même. Car, d'un côté, elle est du monde, et ne sait pas mépriser le monde. Mais, d'un autre côté, et c'est ce qui explique cette sorte d'esclavage, j'aperçois en elle une insuffisance intérieure, un abandon de l'intime gouvernement, une fatalité reconnue, une prédiction sur soi, une épouvante de soi. Nous sommes ici au cœur de la passion romantique, qui est certes de toutes les époques, mais qui devient, à certaines époques, le modèle préféré. Cet amour n'est nullement conduit, et c'est la foi qui manque. Que le lecteur veuille bien s'identifier à Besoukhov ou à Lévine autant qu'il pourra. Je n'entends pas qu'elle ne croit plus à l'ordre extérieur ni aux devoirs de son état; je n'entends pas que la foi l'aurait tenue où elle était et comme elle était. Le grand mystère de l'existence administrative, c'est qu'on ne se perd point, mais qu'aussi on ne se sauve point. L'amour doit être pris ici comme il nous est représenté, semblable à une force naturelle, torrent, cyclone, tempête de mer, dans laquelle on est d'abord pris et emporté et de laquelle il faut se sauver, comme fait Ulysse. Et la foi consiste à parler à son propre cœur, comme le héros grec : « Courage, ô mon cœur ». D'après cette autre religion, c'est bien son âme qu'il faut sauver, et l'opinion n'importe

guère. Qu'aurait fait Anna se croyant elle-même, et, par une conséquence toujours remarquée, croyant absolument en Wronski? Je ne sais. Suivez Félicité des Touches, qui va au cloître; mais c'est une solution par la mort, quoique l'on accepte encore de penser avec bonheur à l'autre, ce qui est prier. Peut-être une foi encore plus ferme et plus intérieure conduirait jusqu'au parfait amour, qui est le platonique, et qui sait s'accuser d'insuffisance s'il ne console pas de tout. Il se peut aussi qu'une femme en cette situation enlève son fils, vive de son travail, et entreprenne le bonheur de celui qu'elle aime, sous le signe de la liberté. La foi peut tout. Il ne manque que d'aimer assez.

Or ici, en cette beauté allègre et redoutable, l'amour est au plus haut degré ce qu'il est d'abord en tous, une invasion de bonheur par la présence. En Wronski c'est de même. Et il faut bien remarquer que ce miracle ne s'épuise point. La présence toujours apaise tout et réconcilie parfaitement. Cela explique les moindres démarches d'Anna et tout le drame. Suivons en cette âme fière les effets de cette ivresse. Une amère réflexion sur cette joie enlevante, qui est cosmique; une vue soudaine des effets; un abandon; et, dans l'absence, une terreur sacrée. Le sentiment romantique consiste en ceci que l'on se considère soi-même comme une force de la nature; d'où des éclairs de sublime, une entente avec les choses, et un redoublement de beauté. En ce départ il y a tout le bonheur possible, et ensemble tout le malheur possible, comme en Empédocle ou en Pline l'Ancien sur l'extrême bord de l'Etna. Mais encore mieux. Soi-même volcan. C'est alors qu'il faut s'élever sur la vague comme Ulysse, et regarder, et nager, et se sauver. On ne meurt peut-être que par l'idée fataliste, qui toujours guette. Toujours est-il qu'à l'extrême bord de

la chute, et dans le moment où il faudrait vouloir, cette idée nous précipite infailliblement. Remarquez le double sens de ce mot, fatal. Il n'y a sans doute qu'un drame, qui est celui-là. Mais il faut suivre, dans le puissant récit qui nous occupe, les pensées et les actions qui résultent de cette réflexion diabolique. En l'absence de Wronski, elle craint de le haïr; c'est cela seulement qu'elle craint. Par une conséquence de cet amour qui est resté au niveau de la nature, la charité manque, qui est la foi en l'autre. L'autre est considéré à son tour comme une force naturelle; ainsi le bonheur se réduit au fait de la présence. Ainsi le soupçon est absolu; il naît de l'absence, il se borne là, il se butte là. C'est offenser, et savoir qu'on offensera. A ce niveau, qui est celui de la passion (encore un beau mot) on méditera utilement sur les définitions spinozistes. « L'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». « La haine est une tristesse accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Par la première on comprend qu'Anna aime Wronski présent; par la seconde, qu'elle haïsse Wronski absent. Chacun peut apprendre ici qu'il faut conduire l'amour, et en quelque sorte en prendre le commandement dès qu'il se montre. Et au contraire l'expérience redoublée de ces mouvements mécaniques réduit au désespoir. Et le fond du désespoir c'est le malheur voulu et comme décrété. D'où l'action finale.

On ne finirait point; car écrire de ce roman c'est le relire en pensée. Je veux noter encore un trait de génie, trouvé, non cherché, par cette présence continue du monde et ce ciel continu, au-dessus des grandes œuvres. Car le mécanisme ne nous laisse jamais, et c'est lui qui achève les drames. Pensez à *David Copperfield*, ou, mieux, relisez ce grand livre avec l'idée que c'est un grand livre. L'Océan est ici le

principal personnage; l'orage se lève lentement sur Yarmouth, et finalement engloutit celui qui ne veut point de pardon. Cette image des passions n'est pas cherchée, mais, par l'accord, elle vaut idée et plus qu'idées. Ibsen fut maître en ces retentissements, mais il les cherche. Dans notre *Anna Karénine* je remarque des pressentiments du même ordre, le train qui entre en gare, l'homme écrasé, le rêve où paraît le petit moujik à la lanterne, déjà entrevu. On voudrait dire que ces images sont petites, étant prises de nos mécaniques périssables; mais on ne peut. Pourquoi? C'est que c'est le monde humain, aveugle et inhumain, qui mène ce drame, et qui doit le finir. Et cette machine imperturbable nous ramène à l'âme mécanique de Karénine, ordonnateur de ces choses.

ALAIN.